

Que dit la pluie ?

La jeune fille était assise dos à nous, ses omoplates reposaient contre nos pierres rêches. Ses paupières étaient fermées avec force. Ses sourcils poussaient l'un vers l'autre. Nous ne savions pas si c'était un souci qui les mettait ainsi en conflit, ou bien la lumière du soleil qui agressait ses yeux.

Elle était fermée au monde. Derrière ses paupières obstinément closes, elle essayait de peindre son visage. Elle ne l'avait pas vu depuis le début de la guerre. Pendant l'occupation, elle avait résisté au désespoir. Les printemps s'étaient succédés depuis la libération. À présent, elle résistait à l'oubli de ceux qui n'étaient jamais revenus. Elle n'avait pas cessé d'attendre, s'efforçant de se rappeler. Des réminiscences chaviraient parfois ses rêves. Les traits hésitaient, se dessinaient vaguement, d'un reflet vacillant, incertain de sa fidélité. Elle semblait par moment pouvoir saisir au vol une expression reconnaissable, fugace. Mais quand le tableau gagnait tant soit peu en précision, l'apparition s'évanouissait. L'impression d'avoir effleuré quelque chose d'intangible lui laissait un goût de mirage parti en fumé. Plus elle se concentrait, plus l'image devenait floue ; elle lui dédaignait sa réalité, se refusant à sa rêverie. Plus elle se prêtait à l'exercice, plus les formes et les couleurs s'embrouillaient, se chamaillant les égards du pinceau. Son souvenir vieillissant s'enfuyait. Les bribes disparates de son rêve s'évaporaient comme de la brume au réveil, s'échappant d'entre ses doigts ensommeillés.

Elle posa ses paumes contre ses yeux. Quelques rayons de lumière se faufilèrent dans le noir, s'infiltrant dans l'obscurité de sa mémoire. Elle aperçut une lueur : l'éclat rieur d'un regard, qui ricocha sur sa peau en une houle de frissons. Là. C'était ça. Elle se raccrocha à ce fragment.

Une main se posa sur son épaule. Son souvenir sursauta, s'échappa de sa prise ; et disparut.

Elle ouvrit grand les yeux et les narines, le monde extérieur s'engouffra en elle. Face à elle, son amie lui souriait. Ses mains lui disaient :

- Iris, la pluie commence à tomber. Viens.

Elle baissa doucement la tête – oui, je vais rentrer – et la releva. C'est alors seulement qu'elle prit conscience des gouttes d'eau tiède qui s'écrasaient sur sa tête, ses bras, ses jambes. « La pluie tombe, chaque goutte d'eau est un mot du ciel qui s'adresse à la terre » pensa-t-elle. Elle écoutait ces mots qui criblaient sa peau, un message en braille, un message trop ignoré.

Son amie lui tendit la main, elle l'accepta et se leva. Avant de rentrer dans la maison, Iris tourna la tête pour nous jeter un dernier regard. Elle reviendrait ce soir, nous l'attendrions.

La roche porte l'histoire. Nous nous souvenions, bien que nous ayons perdu le compte des pluies tombées depuis lors. L'eau avait coulé sous les pierres.

Nous nous souvenons d'un temps, où les bombes n'avaient pas encore abîmé la terre. Un temps où deux enfants jouaient dans l'herbe à nos pieds, nous escaladaient, et sautaient depuis notre dos. La dernière fois que nous avons servi ainsi de terrain de jeu – nous ne savions pas alors que c'était la dernière – Iris avait six ans. Quand les parents du petit garçon arrivèrent, et hélèrent leur fils, les gamins se jetèrent à terre. Par la hauteur de l'empilement de nos pierres, nous les couvrions des regards. Dans l'appel des adultes, quelque chose brisa l'air joyeux du moment. Leurs voix vibraient de peur. Un vent d'urgence fit frissonner les enfants tapis au sol. Le ciel changea, le soleil partit se réfugier derrière les nuages. La pluie perça le ciel, et s'abattit sur la terre. Iris entendit la voix de sa mère, derrière l'orage grondant : « Ils arrivent ! Les Allemands

sont au bout du chemin. Vous devez partir ! Passez par la forêt du bas, nous les retarderons. » dit-elle aux parents du garçon. A ces paroles, les deux fugitifs accoururent vers nous. Ils sautèrent par-dessus le muret, et par-dessus les enfants tapis à nos pieds d'un même bond.

« Saga ! Tu es là ! » s'exclama sa mère. Elle le saisit par les aisselles, et le porta sur le dos de son père. Ils reprirent leur course affolée vers les bois. « Attendez ! » cria la petite fille. Elle leur courut après, fuyant un danger qui lui était inconnu. La mère de Saga s'arrêta, posa ses mains sur les fines épaules la fillette : « Tu restes ici Iris, retournes à la maison. » Puis elle se retourna et disparut à grandes enjambées sous le couvert des arbres avec sa famille. La fillette aurait voulu crier pour les rappeler. Mais aucun son ne sortit de sa bouche entre ouverte. Les larmes muettes et les gouttes d'eau brouillèrent sa vue.

Dans les semaines qui suivirent, il plut plus de bombes que de gouttes de pluie. Le fracas était plus assourdissant que l'orage. Les détonations faisaient hurler de peur la petite, si fort que nous l'entendions depuis dehors. Les explosions ou ses cris lui firent perdre peu à peu l'audition. Elle cessa d'entendre leur bruit, mais sentait le sol trembler dans ses os. Ses cris cessèrent, remplacés par des sursauts à chaque soubresaut de la terre éventrée par les déflagrations.

Dix ans s'étaient écoulés depuis la fin des bombardements. Les ombres étendaient la nuit, la pluie de l'après-midi avait cessé. Le fond de l'air était frais, mais nous émanions encore de toute la chaleur emmagasinée par le soleil de la journée.

Quelqu'un arriva avant la fille. Nous devinions la silhouette d'un garçon pas très grand. Les insomnies avaient mené ses pas funambules jusqu'au carré de terre que nous bordions. Cet endroit ressemblait au rêve qu'il ressassait chaque nuit. Une terre inconnue aux allures de terrain connu. Les nuages voilant par instants la lune lui étaient familiers. Les arbres semblaient le reconnaître, agitant doucement leur branche pour le saluer.

Il cherchait quelque chose, sans trop savoir quoi. Une impression le pourchassait, imprégnait ses sens engourdis. Il attendit. Un instant passa, en trépassant un autre. Le temps mourrait. Son cœur battait la pulsation de la nuit.

Dans un souffle nocturne, la fille apparut. Elle marchait sur le muret, par petits pas furtifs, jouant avec sa peur de tomber, comme avant. Nous sentions ses appuis sur nous, légers mais sûrs. Elle n'avait pas vu le garçon. Ce dernier, fit un pas en arrière de surprise. Une branche craqua. La fille ne réagit pas. Elle n'avait rien entendu. Saga retint son souffle. Plus un bruit. Et la regarda s'asseoir au bord des pierres, les pieds dans le vide. Ne sachant comment s'énoncer, il fit semblant de ne pas l'avoir vu. Il s'avança à la lumière de la lune, suivit de son ombre. Il fit quelques pas hasardeux dans l'herbe, et trébucha dans le noir. Il retrouva son équilibre, et regarda ses pieds penauds. Le sang afflua à ses pommettes, soudainement devenues très chaudes. La nuit complice les camouflait. Embarrassé, il jeta un regard à la dérobée à la fille du muret. Elle n'eut pas le temps de voir ses yeux, jouant à cache-cache dans la nuit.

Que faire ? Dans l'indécision, il vécut l'instant le plus long de sa vie. Trois secondes. L'hésitation. Avant d'oser lever à nouveau les yeux vers elle. Iris put enfin voir son regard. Un éclat dans la pénombre. Le temps frémit. Ils échangèrent un sourire, qui dansa dans leur œillade. Un étrange sentiment de déjà-vu habitait ce sourire. « On s'connaît... Non ? » semblait-il dire.

Les lèvres du garçon remuèrent. Iris le regardait, mais ne répondit pas. L'incompréhension voilait son visage. Elle posa ses mains sur ses oreilles, puis sur sa bouche. Elle bougea ses mains. Il la regardait, perplexe, mais ne répondit pas. La compréhension éclaira son visage.

Elle lui fit signe de s'approcher. Et lui tendit la main. Son geste resta suspendu un instant, puis il l'accepta. Elle tira pour l'aider à la rejoindre sur le muret. Nous portions à présent sur nos épaules ces deux jeunes gens oscillant entre distance et familiarité. Deux êtres à un croisement.

Une goutte tomba du ciel, et s'écrasa sur leurs mains jointes. Puis une autre, dégringolant des nuages. Iris ne bougea pas. Saga non plus. Elle écoutait attentivement. Il la regardait, et tendait l'oreille. Le bruit était doux. La pluie criblait sa peau, déversant sur eux ce que les nuages ne pouvaient plus retenir. Qu'est-ce donc qu'ils portent de si lourd, que cela nous tombe sur la tête ? La pluie, en une fidèle messagère, délivrait leurs maux.

Iris leva le visage vers le ciel, et but ses mots. Elle, comprenait. Elle parlait la même langue.

Le garçon ne connaissait pas cette langue, aucune leçon de la vie ne lui avait enseigné. Les notions lui échappaient. Il aurait aimé comprendre. Il avait tant de questions. Que s'était-il passé durant toutes ces années ? Comment avaient-ils fait pour se retrouver ? La pluie restait mystérieuse, elle avait un secret. Elle avait voyagé dans le temps, dans les cours d'eau, les rivières, les fleuves et les océans. Elle avait vu tant de choses, et lavé tant de blessures de la terre écorchée. De ce périple, elle était revenue, des années plus tard, pour glisser sur eux. Elle était au rendez-vous. Elle se mêlait à leurs larmes, roulait sur leur joues, et lavait leur peine.

Il pensa que si les murs pouvaient parler, ils lui raconteraient, ce que la pluie leur confiait. Mais nous n'avions pas les mots. Certaines choses ne peuvent être dites. Il lui faudra prendre le temps. Il faudra être patient. Il faudra apprendre à parler la langue de la pluie.